Document généré le 4 juil. 2025 05:30

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Parts d'ombre d'un esprit éclairé

Jean-François Bourgeault, *Feux follets*, Montréal, Nota Bene, 2016, 202 pages

Andrée-Anne Leblanc

Volume 11, numéro 2, printemps 2017

URI : https://id.erudit.org/iderudit/85155ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)
1929-5561 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Leblanc, A.-A. (2017). Compte rendu de [Parts d'ombre d'un esprit éclairé / Jean-François Bourgeault, *Feux follets*, Montréal, Nota Bene, 2016, 202 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *11*(2), 24–25.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

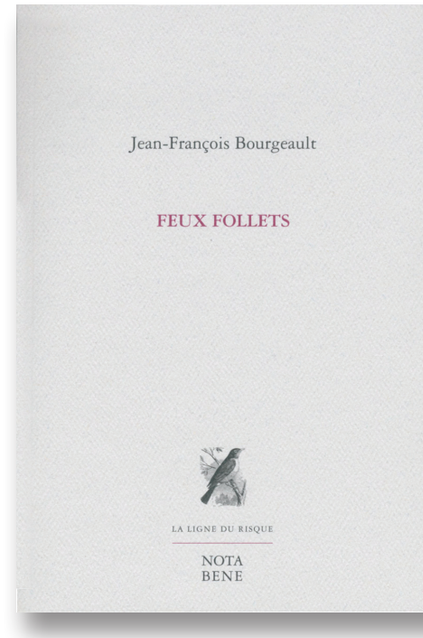
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

PARTS D'OMBRE D'UN ESPRIT ÉCLAIRÉ

Andrée-Anne Leblanc
Professeur de littérature, Cégep de Lanaudière à Joliette



JEAN-FRANÇOIS BOURGEAULT
FEUX FOLLETS
Montréal, Nota Bene, 2016, 202 pages

Jean-François Bourgeault, un des membres fondateurs des cahiers littéraires *Contre-jour* et aussi enseignant de littérature au Cégep de Saint-Laurent, offre ici un essai pour le moins singulier. Avec la minutie du dentelier, Bourgeault parvient à aborder en un seul ouvrage un nombre impressionnant de sujets, tels que le rôle de la technologie dans l'éducation d'aujourd'hui, l'avenir précaire de la littérature et de la poésie. Mais essentiellement, il se concentrera sur l'essai, dans toutes ses parts d'ombre et de lumière, comme le laisse deviner la métaphore du titre *Feux follets*. D'ailleurs, l'essayiste semble particulièrement se complaire dans l'esprit métaphorique. Au gré des pages défilera donc, sous les yeux du lecteur intrigué, une multitude d'images d'une richesse souvent engageante ou parfois encombrante qui, tel un serpentin qui s'entortillerait sans cesse sur lui-même, ne donne que rarement satisfaction.

En effet, alors que l'essayiste semble en avoir fini avec un sujet dans un chapitre, il se relance à de nombreuses reprises en reprenant, et reprenant encore, le même thème dans les autres textes. Ainsi, la *finitude* à laquelle le lecteur est accoutumé à la lecture d'un essai n'est jamais, ici, tout à fait au rendez-vous. L'argumentation demeure ouverte, reprise et propulsée toujours plus loin dans les chapitres suivants, abordée sous des angles qui semblent infinis, ce qui nous ramène sans cesse à cette idée d'excès et de multiplicité qui semble être l'épicentre même de l'ouvrage. Cette structure un peu baroque donne parfois cette impression d'éparpillement. Néanmoins, Bourgeault revient à juste titre alors qu'on s'y attend le moins et parvient à composer un tout d'une cohérence, ma foi, surprenante en abordant ces sujets qui le sont trop rarement.

SUR CES INSIDIEUSES TECHNOLOGIES

L'essayiste nous fait tout d'abord découvrir (ou redécouvrir) le roman inachevé *Bouvard et Pécuchet*, de Flaubert. Dans ce dernier, des copistes se lancent, sans aucune aide particulière ou démarche rigoureuse, dans une entreprise gargantuesque, celle d'écrire des ouvrages dans tous les domaines (on entend ici philosophie, agriculture ou sciences, par exemple) et ce, sans jamais tout à fait les maîtriser. Bourgeault établit un rapprochement particulièrement intéressant dans la mesure où il soulève une problématique bien actuelle pas si loin de celle des copistes anachroniques mis en scène dans ce roman flaubertien. Cette problématique est celle du programme de la technopédagogie contemporaine :

> On peut voir dans cette épiphanie de la bêtise intolérable la révélation qu'a obsessivement à charge tout professeur *en chair et en os*, quel que soit l'âge de ceux à qui il s'adresse, quelle que soit la matière qu'il enseigne. Transmettre des connaissances n'est rien si l'on ne transmet pas, du même souffle, l'exigence que l'étudiant aura à maintenir d'une *distinction* entre la connaissance et son contraire (p. 19).

Ainsi, la *finitude* à laquelle le lecteur est accoutumé à la lecture d'un essai n'est jamais, ici, tout à fait au rendez-vous. L'argumentation demeure ouverte, reprise et propulsée toujours plus loin dans les chapitres suivants, abordée sous des angles qui semblent infinis, ce qui nous ramène sans cesse à cette idée d'excès et de multiplicité qui semble être l'épicentre même de l'ouvrage.

Ainsi les enseignants, ces « ingénieurs pédagogiques », devraient apprendre le discernement à leurs étudiants. Bourgeault laisse entendre que ce flot d'informations qu'offre la technologie via Internet est insidieux, sans toutefois s'aventurer dans les détails de ces soi-disant « défauts » technologiques. Cette démarche d'apprendre par soi-même n'est garante de toutes ces non-connaissances ou de toutes ces « choses insignifiantes (qui n'en sont pas) » que l'on peut retrouver avec une si grande facilité du bout des doigts. Immergé par ces connaissances et non-connaissances glanées au hasard sur Internet, sur Wikipédia et autres moteurs de recherche, l'étudiant trop confiant (à l'image de Bouvard et de Pécuchet) prendrait ce qui le contente pour un acquis et verrait ce qui le répugne pour une bêtise.

Pour l'auteur, l'enseignant, ce guide indispensable, devrait ainsi reprendre la place qui lui revient, celle d'établir des balises, introduire, révéler, instruire sans s'empêtrer de cette idée ministérielle que l'étudiant devrait « apprendre à apprendre ». Cependant, il semble que cette réflexion alarmiste et très tranchée de Bourgeault ne tient pas compte de la réalité moderne. Comme nous le savons, le système scolaire actuel peine à s'adapter à ces technologies. L'auteur relève notamment l'exemple du logiciel EdX qui est utilisé par la prestigieuse université Stanford pour corriger les dissertations de ses étudiants. Eh bien ! ce logiciel serait, semble-t-il, facile à berner, et ce, même avec une dissertation illisible. Mais est-ce là une raison suffisante pour écarter du revers de la main toute forme de technologie ? Il serait utopique de croire qu'il est possible de revenir en tout point à un modèle plus ancien d'enseignement, celui plus traditionnel qu'a connu une génération pas si lointaine. Cela serait même très certainement un pas en arrière dans un monde où la technologie ne se gêne pas pour performer à vitesse grand V, comme le soulève d'ailleurs l'essayiste. Or, on lui demande où donc cette nouvelle génération pourrait-elle apprendre à bien utiliser ces technologies si ce n'est dans la salle de classe. Nous aimerions bien l'apprendre, mais la réponse à cette question s'avère insatisfaisante. Cependant, ce qui semble une certitude pour l'auteur, et qui serait difficile à contester, c'est qu'il est de plus en plus difficile de se retrouver dans ce chaos technologique qui plonge les étudiants dans une noirceur absolue dont le seul éclaireur potentiel est l'enseignant.

S'ensuit d'ailleurs une curieuse réflexion où Bourgeault illustre cette idée que l'homme chercherait à retrouver, au moyen de la connexion informatique, « [s]a chambre d'écho originelle » (p. 20). Il fait ici référence au ventre maternel en se basant sur les propos de Peter Sloterdijk, philo-

suite à la page 25

suite de la page 24

sophe et essayiste allemand contemporain, qui affirme dans *Bulles*[1] que contrairement à la croyance populaire, le séjour d'un enfant dans le corps de sa mère s'avère bruyant puisque les battements de cœur et les bruits de digestion provoquent un grand vacarme. Ainsi, l'homme ne sort jamais réellement du capharnaüm dans lequel il a tout d'abord trouvé origine puisqu'à sa sortie, des gadgets électroniques assouvissent sa « pulsion *connective* [...] [qui] s'inscrit dans une extension sans précédent de la vie prénatale » (p. 20-21). Mise à part cette encombrante métaphore, Bourgeault vise juste en remarquant que le seul lieu presque exempt de cettedite connexion est la salle de classe. Mais encore, nous en sommes toujours au même point, faut-il, comme il semble le penser, la préserver de l'empire technologique le plus longtemps possible ?

Bourgeault repose sa réflexion sur un témoignage (que l'on retrouve sur le site Web Te@chthought) qui en dit long sur la technopédagogie. Dans ce dernier, on met en scène une professeure qui, après avoir demandé à ses étudiants de résoudre quelques problèmes d'arithmétique, surprend l'un de ces derniers en train de converser sur Skype. Elle lui demande donc de fermer sa session. L'étudiant dégourdi répond donc qu'il était en pleine conversation avec son oncle ingénieur afin d'avoir de l'aide. L'enseignante félicite donc l'enfant pour sa débrouillardise. Bourgeault, en cherchant un sens à ces nouveaux réflexes cognitifs de l'étudiant, commente :

> C'est ce modèle de robinsonnade pédagogique que congédie la professeure de l'anecdote en lui substituant celui du nexus social, dans la mesure où l'élève dont elle applaudit la ruse prouve moins qu'il possède des connaissances qu'il ne met en évidence sa faculté à repérer et à situer des foyers où se trouve la connaissance qui lui manque (p. 28).

Dans le monde réel, ne serait-ce pas ce que tout individu ferait ? Consulter une ressource extérieure avec tous les moyens disponibles de son environnement ? Probablement. Mais quelles seront les limites à établir dans ce monde nouveau où même un logiciel pourra prendre la place d'un enseignant et corriger à sa place les piles de copies s'accumulant sur son bureau ? Et en écho à ces nouvelles pratiques (déjà existantes), y aurait-il bientôt des logiciels d'écriture ~~informatique~~ utilisés illégalement par les étudiants afin de mieux performer ? C'est du moins les questions justifiées que semble se poser Bourgeault comme plusieurs autres acteurs significatifs du monde de l'éducation.

Sur une littérature mourante

Outre cette réflexion portant sur une technologie de plus en plus envahissante, la problématique de la surpublication, une véritable comédie, selon l'auteur, est critiquée de façon virulente. Et cela est un baume apaisant à lire pour la masse qui s'en inquiète. En effet, l'essayiste soulève que la production littéraire (et la publication qui en découle) se produit à une vitesse néfaste « aux caprices réels de la pensée et au risque de toutes les redites inimaginables » (p. 34). Ainsi, Bourgeault prône la liberté intellectuelle et donne comme exemple Socrate qui incarnerait « [ce] souvenir d'une autre économie de la pensée » (p. 37) qui aujourd'hui se perd dans les méandres du capital numérique. Il est important de ne pas se soumettre à l'angoisse avec la disparition d'une pensée qui se perd dans la « compulsion archivistique » (p. 35) de notre époque.

L'auteur établit ainsi un parallèle entre un temps ancien où les archives étaient rares et consacrées aux titres qui relevaient de l'élite intellectuelle et celui de notre époque où laisser des traces est célébré, encouragé et facilité par la technologie courante. Ainsi, et la constatation nous est douloureuse par sa pertinence, « nous disparaissons aujourd'hui sans retour et à jamais, parce que nous laissons des traces » (p. 64). Trop de traces en fait, ce qui rétablit cette idée de capharnaüm relevée plus tôt. Il serait souhaitable de « résister » à ce désir de laisser nos empreintes dans l'histoire pour modestement rester anonyme. Et celui qui écrira un essai, une forme littéraire qui n'est pas nécessaire ou populaire, verra devant lui s'ouvrir un espace de liberté excessive (p. 53).

Il serait souhaitable de « résister » à ce désir de laisser nos empreintes dans l'histoire pour modestement rester anonyme. [...] Comme le soldat au front, [le poète résistant] doit sentir une responsabilité insondable que lui permet son art et accepter l'anonymat, faire partie de l'histoire sans y être nécessairement remarqué. Humble, il se rangera sagement dans la pénombre une fois que la lueur stimulante des feux follets s'éteindra.

Et que faire de cette liberté ? Dans son chapitre « De la résistance (René Char, Gaston Miron, Jacques Brault) », l'auteur dessine un poète résistant. Résistant « tantôt à la prose, tantôt à la médiocrité ambiante, tantôt au discours » (p. 87). Comme le soldat au front, il doit sentir une responsabilité insondable que lui permet son art et accepter l'anonymat, faire partie de l'histoire sans y être nécessairement remarqué. Humble, il se rangera sagement dans la pénombre une fois que la lueur stimulante des feux follets s'éteindra.

Unicité et multiplicité

La nouvelle de Jorge Luis Borges *La bibliothèque de Babel* illustre bien ce qui semble être le pivot même des réflexions de Bourgeault. Dans cette bibliothèque imaginaire contenant un nombre incroyable d'ouvrages, bref « tout ce qui peut être conçu par la pensée humaine » (p. 121), il est possible d'établir une métaphore, celle de l'univers de la création littéraire qui suppose que tout a déjà été écrit, ne permettant à l'auteur de se distinguer que par la forme que prendra son œuvre :

> Un esprit qui se croit particulier, irremplaçable n'est jamais que la somme fluctuante de différents livres ou discours qui œuvrent en lui à son insu, la bibliothèque borgésienne (1941) fait la joie des praticiens de l'ironie radicale (p. 122-123).

L'écrivain moderne, au lieu de laisser place à son ambition dévorante qui est celle d'être reconnu, devrait faire preuve de modestie et contribuer de façon presque invisible à ce grand tout qu'est la littérature. Et peut-être pourrait-il ainsi atteindre la félicité, cette lueur d'espoir à atteindre. Cette « chose perdue » se révèlerait parfois au moment où on s'y attend le moins. En effet, après maints efforts, le contemplateur fatigué de sa longue route pourrait être surpris par l'immensité étendue de la plaine qui se dessine sous ses yeux et là seulement il aura ce moment d'« épiphanie » qu'il attendait peut-être.

Feux follets a le mérite d'avoir osé approfondir ce qui l'est trop rarement : l'avenir du mot « littérature », celui de l'essai, la portée de son rôle, sa place dans une littérature agonisante puisque la place de l'essai réside partout et nulle part, aime nous rappeler Bourgeault. L'essai ne répond à aucune demande. Il est insaisissable en soi et c'est cette autarcique rébellion menée de bras de fer par les résistants qui en fait toute sa beauté et sa nécessité. En effet, tous ceux qui se consacrent à écrire sur un sujet, quel qu'il soit, se leurrent en croyant enfin se retrouver dans toute l'étendue de la pensée. Ils suivent avec ardeur cette lueur vacillante, cette promesse de la Connaissance. Puis, alors qu'ils croyaient naïvement y parvenir, la lueur si pleine de promesses de ces feux follets illusoires s'éteint doucement. ❖

1 Ici, Sloterdijk paraphrase le psycholinguiste Alfred Tomatis.